

Yves-Marie BLANCHARD, *Voici l'homme. Éléments d'anthropologie johannique*, Artège/Lethielleux, Paris/Perpignan 2016, 184 p., ISBN 978-2-249-62379-0, € 22.

Yves-Marie Blanchard, spécialiste du corpus johannique et professeur à l'*Institut Catholique de Paris*, présente un ouvrage sur l'anthropologie johannique qui se veut accessible largement. Tout en introduisant, conformément à la formation littéraire de l'auteur, de nombreuses annotations philologiques, le texte grec est toujours cité en translittération et avec peu de renvois à la littérature secondaire. L'auteur propose une approche sémantique par laquelle il veut « comprendre ce qu'il en est de l'homme » (9), bien entendu selon le point de vue « du quatrième évangile, enrichi des épîtres johanniques » (9). Dans le premier des sept chapitres (11-30), l'analyse des occurrences du mot *anthropôs* ne permet pas de mettre en évidence « un modèle anthropologique homogène » (29). Tout de même, l'auteur insiste sur un certain pessimisme (19) notamment en Jn 2,25 où il est dit que Jésus connaît ce qu'il y a dans l'homme, c'est-à-dire en particulier sa foi superficielle voire son refus du Verbe de Dieu. A l'autre bout de l'Évangile, en Jn 19,5, l'exclamation de Pilate « Voici

l'homme ! » montre le paradoxe d'une humanité humiliée capable de sauver l'humanité. Car « les hommes, normalement éloignés de Dieu, n'en sont pas moins appelés à devenir disciples, à telle fin que le monde lui-même soit en état de croire » (28). Dans ce processus, la *sarx* ou chair (31-46) désigne chez Jean la condition humaine et historique comme il apparaît clairement en Jn 1,14. Cependant, « si le mot "chair" comporte aussi une acception négative, ce n'est en aucun [c]as sur le registre moral ni encore moins au niveau psychologique, mais bien plutôt au plan herméneutique, visant l'impossibilité pour l'homme de connaître Dieu, sinon par la grâce d'un engendrement "spirituel" qui lui donne de transcender sa condition "charnelle" » (45s.).

Le 3^e chapitre (47-65) sur lumière (*phôs*) et ténèbres (*skotia*) ne désigne pas une opposition métaphysique manichéenne, mais une dualité anthropologique qui distingue entre une vie « dans la lumière » ou l'amour et une vie « dans la ténèbre » ou la haine et le mensonge (56). Le chapitre sur l'amour et la vie (67-80) part de l'amour du Père et du Fils pour arriver au commandement de l'amour mutuel qui induit une forme de vie communautaire ouverte à la mission pastorale (devenir *sunergoi*, coopérateurs de la vérité selon 3Jn 8). *A contrario*, le chapitre suivant (81-97) se penche sur l'esclavage du péché (*hamartia*) et la justification pour laquelle Jésus se rend *hilasmos* ou victime d'expiation, c'est-à-dire qu'il accomplit en sa personne tout le rituel du Grand Pardon (1Jn 2,2) et qu'il invite les hommes à pratiquer la justice comme lui (1Jn 3,7).

Le 6^e chapitre sur « Voir et croire » (99-119) montre la tension entre l'affirmation du disciple aimé de Jésus au matin de Pâques « Il vit et il crut » (Jn 20,8) et celle de Jésus dans le dialogue avec Thomas « Heureux celui qui croit sans avoir vu » (Jn 20,29). Quel est le rôle des signes (visibles) pour croire ? Si le signe est pris uniquement du point de vue du signifiant, il empêche la foi, mais du point de vue du signifié, il est ouvert à la foi. Cela est particulièrement clair dans le signe du tombeau vide, puisque « le signifiant réduit au minimum coïncide avec le signifié le plus dense qui soit, autrement dit la reconnaissance d'une vive présence éprouvée en plein cœur de l'absence » (110). Le dernier chapitre sur « Connaître et témoigner » (121-149) développe la richesse johannique du terme *ginoskô* sur l'arrière-fond de la connaissance dans l'*Ancien Testament*, pas nécessairement en incluant l'acte sexuel, mais plutôt l'approfondissement des relations au point que le connaître « exprime la plénitude de relations interpersonnelles, fondées sur un lien durable de confiance et fidélité mutuelle » (132). Ces relations – thématiques souvent comme un demeurer réciproque – sont conditions de possibilité du témoignage chrétien comme on

le voit dans 1Jn 4,12-16 où le témoignage (v. 14) est entouré du langage de la mutuelle demeure entre Dieu et les croyants (145s.).

La conception johannique de l'être humain est « théologique » dans la mesure où elle pense l'homme en fonction de sa vocation de disciple croyant. Etant donné cette vocation, « [l']anthropologie johannique s'avère donc positive, pour ne pas dire optimiste : l'envoi du Fils unique ouvre aux hommes le chemin de la vie pleine et définitive, celle même de Dieu » (154). Malgré la possibilité de l'échec et de la rupture, « le verbe "demeurer", si fréquent dans les écrits johanniques, résume et condense toutes les composantes d'une anthropologie relationnelle, privilégiant la communion, à l'exemple même de l'unité d'amour et de volonté liant le Père et le Fils » (155). Même si l'anthropologie johannique n'est pas aussi importante que celle paulinienne, l'auteur réussit à montrer de manière pédagogique plusieurs éléments susceptibles de développement dans une recherche d'anthropologie théologique. Le titre de l'ouvrage *Voici l'homme* (Jn 19,5) aurait mérité un peu plus de place dans le cours de la réflexion. Cet homme humilié et couronné d'épines, comment révèle-t-il l'homme à lui-même ?

CHRISTOF BETSCHART, OCD